

nous appelons pauvres. Ces personnes qui, probablement, appartenaient auparavant à la meilleure société, et dont les moyens ont été diminués par tout ce bouleversement, ont eu beaucoup à souffrir. Toutes ont jeté les yeux sur cette leçon de choses qu'est le fort salaire payé à l'ouvrier. Par exemple, j'ai entendu citer le cas de dames peu fortunées qui se sont présentées pour acheter un objet d'usage courant dans une maison, de première nécessité, et qui sont restées ébahies devant le prix qu'on leur demandait. Cependant, la femme de l'ouvrier entrain et, sans sourciller, achetait l'article et s'en allait avec. Cela a suscité quelque envie dans l'esprit de ces femmes. Elles ont pensé: "Il fut un temps où nous étions à l'aise; nous pouvions nous procurer ces choses; maintenant, des gens d'une certaine classe leur ont donné une valeur fictive et nous ne pouvons guère nous les procurer."

Cette vague de surenchère a été provoquée et lancée, et maintenant elle atteint tout le monde. Par exemple, certains ouvriers ont obtenu jusqu'à \$60 par semaine pour leur temps et leur surtemps, et leur situation était florissante alors qu'une grande partie de la population se trouvait dans un état voisin de la pauvreté et devait s'abstenir de l'usage d'articles ordinaires et peut-être même nécessaires. Tout cela a engendré l'opinion que le coût de la main-d'œuvre était trop élevé et qu'il devait être diminué; qu'il devrait y avoir une nouvelle échelle d'établie entre les moyens de la grande masse des consommateurs et les exigences des ouvriers; et qu'on ne pouvait atteindre ce but qu'en provoquant une baisse générale des prix.

Je pense que l'honorable représentant d'Amherst (l'honorable M. Curry) qui a porté la parole devant cette Chambre, a déclaré que la guerre n'avait pas été la cause de ce chômage et n'y avait aucunement contribué. Je crois, au contraire, qu'elle en a été la cause première. On peut l'attribuer aux dépenses folles que le gouvernement a faites—provoquées, il est vrai, par la guerre—et aussi au fait qu'un grand nombre de jeunes gens et d'autres ont été retirés de leur emploi et envoyés à la guerre. Ils sont revenus; ils étaient sans travail et ils ont compté sur la libéralité du gouvernement. Dans l'intervalle, bon nombre d'entre eux ont été supplantés par les femmes—et ces femmes se sont engagées à demeure. Les femmes ont pris les positions que les hommes occupaient auparavant. Elles ont accepté un moindre salaire; elles se sont montrées soumises

L'hon. M. ROCHE.

et je n'ai pas entendu dire qu'il y ait eu de grève générale parmi elles. Elles ont capté la confiance de leurs patrons, et il en est résulté que grand nombre de gens qui occupaient des situations semblables à celles qu'occupent aujourd'hui les femmes ont perdu leur emploi. Tout cela a contribué à grossir la masse des sans-travail.

Mais, je ne veux pas allonger mes remarques outre mesure. Je pourrais en dire bien davantage. Je veux maintenant parler des remèdes à porter. L'honorable ministre du Travail qui, plus que tout autre dans cette Chambre, est au courant de la question qui nous occupe, a suggéré l'application de remèdes superficiels et inoffensifs. En premier lieu, il a déclaré qu'on devait inciter les fermiers à garder leurs employés pendant l'hiver alors qu'ils n'ont aucun travail à leur donner. Les fermiers ne sont pas constitués de cette façon. Ils ne tiennent pas à déboursier de l'argent lorsqu'ils ne retirent rien en travail. Ils ne tiennent pas avoir des gens inactifs autour de leur ferme, des gens qui s'amuseront à faire de l'automobilisme dans les villages voisins et reviendront le soir à minuit ou même plus tard. Ils tiennent à retirer quelque chose de l'argent qu'ils dépensent, et les fermiers savent conserver leur argent aussi bien que n'importe quelle autre classe de gens.

Puis le ministre a déclaré qu'il y aurait un mouvement de la main-d'œuvre là où elle est abondante vers les centres où elle se fait rare. Si les renseignements et la statistique étaient disponibles, on pourrait peut-être obtenir un palliatif à la situation, mais tous ces expédients ne sont que temporaires; ils ne sont pas durables; ils ne sont pas énergiques. Dans certains cas, un secours temporaire est le seul moyen de conjurer la détresse, et dans ces cas-là on doit s'en saisir, car, lorsqu'un homme meurt de faim, c'est inutile de lui dire de s'en aller dans la ville voisine—qu'il y trouvera de l'ouvrage; on doit le soulager de quelque manière ou avec de l'argent provenant de quelque part.

Tels sont les remèdes que le ministre du Travail a suggérés; mais on ne peut obtenir de remède sûr et efficace qu'en faisant partout une réduction générale des prix. On doit conformer les prix et le coût aux ressources du peuple. Auparavant, il existait un moyen certain de secours dans le fait que le surplus de main-d'œuvre pouvait émigrer aux Etats-Unis; mais ce remède était très dispendieux et très nuisible. Peut-être quelques-uns de nos meilleurs artisans et de nos plus vigoureux jeunes gens